





PAIX, TU NIAS

Couverture : blyss_art
Poster : Emma Toussaint

Page 4 : Let it be rédigé par Green

Page 5 : La quête du paradis :
psychédéisme dans un paradis artificiel.
Rédigé par Alice Gomont.

Illustré par Lou deny

page 7 : Bohème et libertaire : Elise et les
Nouveaux Partisans
rédigé par Théo Toussaint.

page 10 : Témoignage d'un écrivain hippie,
rédigé par Kyllian Malbec.



LE 13 AVRIL PROCHAIN TACK ORGANISE SON PREMIER KARAOKE GÉANT.
VIENS CHANTER TES MORCEAUX PRÉFÉRÉS DANS UNE SALLE DE CONCERT

Let it be

Souvent, je pense être née dans une période historique qui ne me correspond pas. Je me perds dans les chansons et les histoires qui racontent le passé et j'ai toujours le sentiment que mon essence est un peu liée à certaines de ces périodes en particulier. Parmi celles-ci, l'un des moments historiques où j'aurais aimé vivre sont les années '60, qui se sont caractérisées par le mouvement hippie et le festival de Woodstock.

Pour les hippies, la recherche effrénée de la liberté totale était le sens de leur style de vie. Ils rejetaient fortement les institutions et les valeurs de la classe moyenne, étaient opposés aux armes nucléaires et à la guerre au Vietnam. Ils recherchaient des aspects de la philosophie orientale, promouvaient la liberté sexuelle, étaient souvent végétariens et écologistes.

Les hippies s'opposaient également à l'orthodoxie politique et sociale, en choisissant une idéologie non doctrinaire qui voulait la paix, l'amour, la fraternité et la liberté personnelle. Cette philosophie peut-être incarnée au mieux par la chanson All You Need Is Love des Beatles. C'est la raison pour laquelle cette période me fascine autant : je me retrouve dans cette philosophie de paix, d'amour et de liberté. Ce courant, à certains égards encore révolutionnaire, préfère la coexistence pacifique de tous les peuples et la possibilité de s'exprimer ouvertement sans freins ni contraintes.

La vague hippie débute en été 1966, lorsque le groupe de rock anglais Cream, composé du guitariste Eric Clapton, du bassiste Jack Bruce et du batteur Ginger Baker, commence une forme de protestation pacifiste contre la guerre, la violence et la discrimination, fondées sur le genre, l'ethnie et la religion, ainsi qu'une lutte pour les droits des homosexuels et des bisexuels.

De là, il se développe dans le monde entier jusqu'à son apogée avec le festival de Woodstock en 1969. Malheureusement, je n'étais pas là à l'époque, mais je pense que quelque chose de magique et profondément humain s'est passé dans ces trois jours d'août à Bethel.

Trois jours qui ont démontré que la musique est capable d'unir des personnes différentes et de les rapprocher dans un climat de paix et d'acceptation mutuelle.

De nos jours, tout cela semble n'être qu'un lointain souvenir. Nous sommes dans un monde où il semble que la gentillesse soit passée de mode, tandis que l'individualisme est de plus en plus en vogue. Je me sens comme un poisson hors de l'eau dans une mer de satellites qui voyagent seuls, tous dans des directions différentes. Quand je marche dans la rue et que je souris aux passants, je découvre souvent des visages froids et des corps qui se déplacent rapidement, sans se soucier de ce qui les entoure.



Presque personne ne s'arrête pour donner une pièce à un sans-abri au coin de la rue, sa présence est presque oubliée. Personne ne lui parle, personne n'a plus de temps pour les autres. Et pourtant, il suffit de peu, d'un salut et d'une « bonne journée », d'un peu de gentillesse et de quelques secondes de plus pour entrer en contact, se rendre compte qu'on n'est pas seuls dans le monde, se reconnaître dans les autres.

J'ai l'impression qu'on a oublié d'être humains et cela m'attriste, ma sensibilité devient une marque qui me rend différente, étrangère, étrange. Alors je me réfugie dans la musique, cette muse capable d'unir les gens et de traduire les émotions dans un langage universel. Je m'imagine être là, à Woodstock. Enfin, je trouve un peu de cette paix qui me manque et j'essaie de comprendre en vain ce qui a mal tourné, pourquoi les gens ont cessé de pratiquer la gentillesse, la joie et l'amour envers les autres.

Je ferme les yeux et ces mots me viennent à l'esprit, en donnant voix à ce que je pense et en me réconfortant :

And when the broken hearted people living in the world agree
There will be an answer, let it be
For though they may be parted, there is still a chance that they will see
There will be an answer, let it be.
(Let it be, The Beatles)
Peut-être que tout n'est pas encore perdu.

GREEN



LA QUÊTE DU PARADIS

Psychédélie dans un Paradis artificiel

L'homme a voulu rêver, le rêve gouvernera l'homme ; mais ce rêve sera bien le fils de son père.

Le goût de l'infini

Le monde moral ouvre ses vastes perspectives, pleines de clartés nouvelles. L'homme gratifié de cette béatitude, malheureusement rare et passagère, se sent à la fois plus artiste et plus juste, plus noble, pour tout dire en un mot.

Ce que tout le monde retient de la love generation, c'est leur fameux slogan " Peace & Love". Les premiers hippies américains se rassemblent sur des valeurs communes : la non-violence, la libération des mœurs, le refus de s'intégrer à une société de consommation capitaliste : la pensée sans limite. Avec la déclaration de la résolution du golfe du Tonkin qui entraîne le déploiement massif de troupe militaire dans la guerre du Vietnam en 1964, les hippies revêtent une nouvelle casquette : celle de l'engagement politique, et deviennent des exemples de la désobéissance civile en menant les premières manifestations pacifistes dès 1965. Chaque transgression est un moyen de s'affirmer en marge de la société. San Francisco, plus précisément le quartier de Haight-Ashbury, s'impose comme le lieu de prédilection du développement de la communauté hippie. En 1967, les mouvements de rébellion pacifiques s'intensifient. Deux événements marquent à jamais cette année-là : le Summer of Love et le festival de Monterey.

Qu'est-ce que le haschich ?

Je ne raconterai pas après lui [Marco Polo] comment le Vieux de la Montagne enfermait, après les avoir enivrés de haschisch [...], dans un jardin plein de délices, ceux de ses plus jeunes disciples à qui il voulait donner une idée du paradis [...].

C'est un certain Humphrey Osmond, psychiatre et chercheur anglais, qui utilise pour la première fois le terme psychedelic. Le terme désigne cette forme d'inspiration et de création artistique qui résulte de l'absorption d'hallucinogènes. Aux alentours de 1940, on parlait déjà d'expérience psychédélique, proposées par les chercheurs aux poètes et artistes. Un siècle plus tôt, Baudelaire s'intéressait aux relations entre les drogues et la création poétique. L'art psychédélique se manifeste en partie dans la littérature (Aldous Huxley) et les arts visuels : affiche de concert (Stanley Mouse), couverture d'album, peinture murale, fanzine..., puis s'est développé dans les arts de la scène avec des jeux de lumières scéniques ou encore dans le cinéma. Il est caractérisé par une identité visuelle propre : motifs kaléidoscopiques, couleurs vives et contrastées, écriture originale avec des lettres épaisses et courbes qui s'imbriquent les unes dans les autres, et d'autres encore. Le motif floral tient une importance capitale, symbole de prospérité et de positivité : c'est le flower power.

Le Théâtre de Séraphin

Un musicien célèbre, qui ignorait les propriétés du haschisch, qui peut-être n'en avait jamais entendu parler, tombe au milieu d'une société dont plusieurs personnes en avaient pris. [...] Ces éclats de joie, ces jeux de mots, ces physionomies altérées, toutes cette atmosphère malsaine l'irritent et le poussent à déclarer, plus tôt peut-être qu'il n'aurait voulu, que cette charge d'artistes est mauvaise, et que d'ailleurs elle doit être bien fatigante pour ceux qui l'ont entreprise.

Inutile de rappeler au lecteur l'organisation peu convaincante d'Artie Kornfeld et Michael Lang du très célèbre Woodstock 99, mise à mal dès la veille de l'ouverture de l'événement notamment par la vague de festivaliers qui afflue sans prévenir. Ce qui motive toute cette foule, c'est la programmation à l'affiche. Avec le mouvement hippie, une nouvelle musique se fait entendre. On parle entre autres d'Acid Rock, ou de rock psychédélique. Pensée en live, elle évolue à même la scène, par des improvisations collectives, et des innovations à la fois techniques concernant les instruments (la pédale fuzz, l'adaptation du phasing...), et sonores : l'Acid Rock se plaît à allier différents genres musicaux, à explorer. A l'avant de ce grand navire, on trouve entre autres, Janis Joplin. En 1966, elle rejoint San Francisco, où elle consomme et chante le blues. Janis finit par intégrer Big Brother and the Holding Company, groupe qui a déjà acquis une certaine notoriété à Haight-Ashbury. Janis conduit le groupe jusqu'au sommet de sa carrière, elle devient une véritable icône du chant, de la transgression des règles et des femmes. En 1969, elle fonde son propre groupe, le Kozmic Blues Band, qui fait une apparition au festival de Woodstock. Pendant les dix-heures à patienter dans les coulisses, la chanteuse enchaîne héroïne et alcool. Il faut la soutenir pour l'emmener sur scène, et pourtant elle livre ce soir-là l'une de ses plus mémorables performances.

L'Homme-Dieu

La sinuosité des lignes est un langage définitivement clair où vous lisez l'agitation et le désir des âmes.

L'utopie des hippies, des grands rêveurs de ces années 60-70, c'est celle d'une société alternative à celle de leurs parents, et qui laisse une place à chacun.

On y teste les limites de la vie, expérimente tout ce qu'il est possible d'expérimenter, laisse tomber l'angoisse et la pression d'une vie bien planifiée et organisée. Ce refus du conformisme passe par les apparences et le comportement.

C'est ainsi que la consommation de drogue se banalise presque parmi les hippies. Sans pour autant devenir systématique, elle est comprise : ceux qui consomment y trouvent une réponse à leurs crises existentielles, même si ça ne dure qu'un court instant. On dit même que la prise de LSD permet de faire ressortir la vraie, ou du moins une tout autre personnalité de la personne qui en prend : une personnalité qui fait tomber les barrières mentales. Dans les écoles, des films visant à dissuader les gens à prendre de la drogue en exposant ses dangers et conséquences sont diffusés, mais les jeunes préfèrent y voir un mensonge du gouvernement et finissent souvent par décider d'en expérimenter eux-mêmes les effets.

Morale

Mais le lendemain ! le terrible lendemain ! [...] La hideuse nature, dépouillée de son illumination de la veille, ressemble aux mélancoliques débris d'une fête.

Certains s'amusent à penser qu'aujourd'hui, tout le monde est au fond un peu hippie, à chercher des réponses aux questions qu'on n'osait pas poser avant, à trouver que tout ce qui permet de nous exprimer librement est un bon moyen d'expression. Le mouvement frénétique des 60s et des 70s n'est plus ce qu'il était, mais l'insatiable quête du bonheur et du Paradis, d'un monde meilleur, elle, ne s'est jamais dissipée.

ARTICLE

ÉCRIT PAR

ALICE GOMONT

*Structure et citations : BAUDELAIRE, Charles, Paradis Artificiels, opium et haschisch, Paris, Poulet-Malassis et de Broise

Bohème et Libertaire

: Elise et les Nouveaux Partisans

Dominique Grange et Jacques Tardi présentent le parcours d'Elise, militante politique française plongée au cœur de nombreux mouvements révolutionnaires.

Le contexte social des « 30 Glorieuses » a favorisé le développement de la société de consommation telle que nous la connaissons aujourd'hui. Cette période historique fut également le terreau fertile de plusieurs initiatives contestataires. Au croisement des revendications portées lors des manifestations de Mai 68 et des contre-cultures avant-gardistes, une partie des baby-boomers cristallisent leurs valeurs autour de l'opposition militante aux inégalités et aux valeurs consuméristes. Le mouvement hippie, dont l'apogée culturelle et politique s'est établie aux Etats-Unis durant le Summer of Love de 1967, a également infusé sur le continent européen. Mêlées aux mouvances provos, beatniks et situationnistes, les idées révolutionnaires hippies façonnent la nouvelle gauche française, dont l'écho est encore tangible au début des années 2020.

C'est dans ce bouillonnement idéologique que se constitue la pensée engagée de Dominique Grange, dont *Élise et Les Nouveaux Partisans* se veut être un docudrama avec de nombreux éléments autobiographiques. Le récit construit ainsi un parallèle profond entre le parcours d'Élise et celui de l'autrice du roman. Le développement narratif décrit précisément les volontés politiques qui découlent de ses expériences. Au même titre que la protagoniste fictive, Dominique Grange fut d'abord chanteuse de yéyé, initialement établie à Lyon avant de rejoindre la capitale pour développer sa carrière musicale. L'histoire propose des tranches de vie ancrées dans le réel, ponctuées par une myriade d'événements sociaux : des grèves des papeteries de Nice, aux manifestations contre les violences policières.

1. Vivre sans temps mort, jouir sans entraves

Dans une approche semblable au journalisme gonzo, le regard intime du personnage principal dépeint le parcours des groupuscules d'extrême gauche qui évoluent dans une société marquée par une remise en question naissante autour de la colonisation, de l'esclavage, de la lutte des classes... L'autrice adopte un point de vue subjectif pour décrire en détails les pérégrinations d'Elise et ses camarades.

Par sa vision interne en immersion, la narratrice amène ainsi les lecteurs dans différentes planques secrètes et hébergements de fortune où se tiennent les réunions d'actions de la Gauche Prolétarienne. Dominique Grange propose un quasi-reportage de terrain sur les pratiques des mouvances clandestines, où l'argot et les références politiques y tiennent une place importante. Pour éviter de perdre les néophytes, des notes en bas de page permettent d'appréhender le vocabulaire spécifique. L'œuvre adopte un ton réaliste, brutal et revendicateur, pour dénoncer sans détour les inégalités du système français des années 70. Les luttes des protagonistes mettent en exergue les problématiques liées au racisme envers les populations immigrées, à l'exploitation ouvrière, au sexisme, et aux précarités sociales.

Si le récit s'appuie sur des éléments considérables tirés de faits réels, celui-ci conserve une part fictionnelle orientée vers un discours engagé, comme l'explique Dominique Grange dans la postface de l'ouvrage :

“Je ne suis pas historienne. Mon propos n'était donc pas de raconter l'Histoire de la Gauche Prolétarienne, ni de faire l'inventaire de toutes les actions des maos en France. J'ai voulu montrer que les batailles menées par Elise et les nouveaux partisans tout au long de ces années, l'ont été pour des causes justes et auront sans doute contribué à faire avancer - voire à faire émerger - certaines idées démocratiques dans notre pays. Par la dénonciation des inégalités sociales, des cadences infernales, des licenciements abusifs, des conditions de vie indignes des travailleurs immigrés, des crimes racistes, des brutalités policières... et aussi par la défense des droits des femmes, des droits des prisonniers et celle de la liberté d'expression. Ces combats étaient essentiels pour faire progresser les droits humains, comme ils le sont toujours, un demi-siècle plus tard, puisque ceux-ci continuent d'être bafoués un peu partout à travers la planète!”

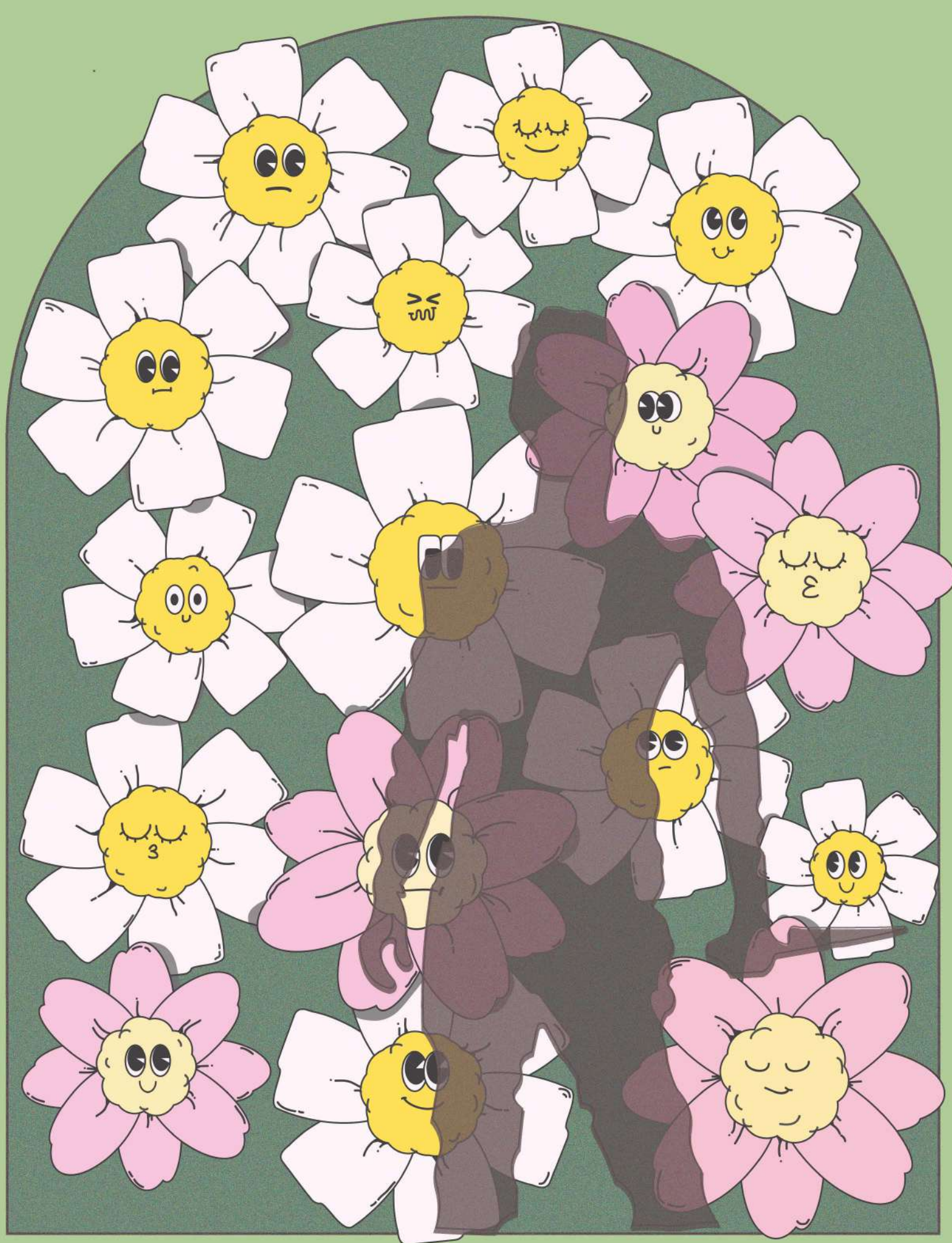
2. Ne faites pas confiance à quelqu'un de plus de trente ans

Les activités révolutionnaires d'Elise s'apparentent en partie à celles des “Yippies” du Youth International Party, considérés comme la branche radicale du mouvement hippie. On retrouve également des similitudes entre les agissements militants de la protagoniste avec celles des “Diggers”. Plusieurs centaines d'activistes de San Francisco formaient ce collectif contre-culturel anarchiste proche de la mouvance hippie. De nombreux adeptes soutenaient et participaient aux actions de la San Francisco Mime Troup, un groupe artistique qui abordait des questions politiques à travers leurs spectacles dans l'espace public. Si Elise réalise des concerts clandestins dans les manufactures en lutte pour soutenir les grévistes, les membres des “Diggers” pratiquaient le théâtre-guérilla, en effectuant des performances dénonçant les violences policières ou l'interventionnisme militaire des Etats-Unis. Les combats politiques mis en lumière dans l'ouvrage s'articule donc dans un contexte plus large où les discours contestataires fleurissent sous diverses formes dans la société occidentale. Dans la tradition du “style Tardi”, *Elise et les Nouveaux Partisans* bénéficie d'un soin graphique tout particulier apporté par son illustrateur. On y retrouve ainsi les références caractéristiques aux travaux du dessinateur : l'emphase est portée sur les décors et les panoramas d'arrière-plan.

Les environnements fourmillent de détails pour marquer géographiquement l'œuvre dans le Paris haussmannien des années 60. Ces espaces urbains se transforment en théâtres d'affrontements oppressants et étouffants lors des scènes de manifestations. Jacques Tardi construit ces séquences en accumulant les éléments visuels et les personnages visibles, les cases deviennent étriquées, parfois remplies sur la totalité du cadre. L'auteur donne également un ton singulier à son roman par l'utilisation du noir et blanc. De larges aplats de noirs et de gris composent les planches. Les ombres sont exagérées pour renforcer le contraste visuel dans un clairs-obscur dramatique. Ce choix marque l'ambiance maussade et poisseuse de la capitale, et offre un étrange sentiment de spleen. Enfin, Tardi propose une approche graphique unique, propre à son style simpliste et efficace. Grâce au design par la soustraction, le dessinateur effectue consciemment des choix de représentation, pour conserver uniquement les traits les plus caractéristiques afin de dynamiser ses planches. Des formes presque abstraites se muent en quidams, des lignes de fuite déformées composent des espaces clos... La technique de l'auteur suggère les volumes et les mouvements plutôt que de les définir complètement.

Visuel et narration s'allient au sein d'Élise et les Nouveaux Partisans. Cet ensemble cohérent plonge lecteurs et lectrices en immersion dans le parcours de la protagoniste.

Article rédigé par Théo Toussaint



A DEMI-MAUX

Témoignage d'un écrivain hippie

Article proposé par Kyllian Malbec

"Wait until the war is over
And we're both a little older.
The unknown soldier practice where the news is read,
Television children dead unborn,
Living, living, dead,
Bullet strikes the helmet's head.
And it's all over for the unknown soldier,
It's all over for the unknown soldier."

The Unknown Soldier, The Doors, 1968

Le groupe de The Doors était au sommet de sa gloire, avec Jim Morrison représentant la liberté, le caractère tempétueux et l'envie de désamorçage de cette guerre, qui l'obsède comme tous ses congénères, Frank Zappa, Bob Dylan, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Ravi Shankar, The Mamas and the Papas, Grateful Dead, Pink Floyd et bien d'autres. Je me souviens encore de tous ces titres sur lesquels on dansait, comme si c'était la dernière fois.

J'étais à l'époque un farouche admirateur de Jack Kerouac et de son livre "On The Road", qui est sans nul doute l'un des précepteurs du mouvement hippie, la genèse de leur frivolité et désir de liberté. Je me souviens aussi de cette première année en tant qu'adulte, où un flot de responsabilités était tombé sur mes épaules. J'avais reçu une lettre de convocation au service militaire, prémisse de l'ultimatum de la guerre. Comme tous les autres jeunes, je les avais ignorés, encore et encore. Nous sommes, sans aucun doute, une cause de la fin de cette guerre, le manque de soldats sur le terrain.

J'avais entrepris face aux horreurs du monde, aux injures des médias envers notre jeunesse américaine et l'ignorance, de me lancer dans l'écriture d'un livre, dès lors, j'étais enfin devenu un écrivain de cette génération. Depuis petit, le monde se révèle sous ma plume, l'ablation de mon désir de transcription, c'est m'ôter de compréhension de ma condition. Ô diable, si écrire n'est pas vivre, alors vivre ne m'intéresse guère. J'aimais écrire depuis que, adolescent, j'avais rencontré un ami à mon père, qui avait une peur bleue de ce conflit, qui à cette époque commençait simplement à montrer le bout de son nez. On devait être dans les environs de 1961, le président américain John Fitzgerald Kennedy avait envoyé sur place quelques troupes déguisées en conseillers militaires. L'ami à mon père avait passé une semaine chez nous avec sa femme. Plus les jours passaient, plus son regard somrait.

Il me regardait d'un regard ahuri, et disait sans cesse «faut que je déroule ! Faut que je déroule ! Ma pensée ! Ma pensée !» Encore et encore, ses bras ballants de droite à gauche, son fils évitant jamais de loin l'une des mains. Un spectacle des plus burlesque s'exposait à mon regard d'enfant dont la pensée était encore livide telle les rêves enfantins. Était-il ivre ? Ou simplement pris de la pulsion littéraire que l'on idéalise trop souvent. Sa femme le regarde, passive, pense-t-elle ? Pleure-t-elle ? Ou écrit-elle un roman elle aussi ? Puis le soir il s'enfermait, muni de sa machine à écrire et l'insomnie devient ses heures de travail.

Du côté de la fenêtre de sa chambre, un chantier trônait comme décor principal. Remplis en son sein d'hommes et de femmes moroses aux corps distordus et criant d'une vérité ignorée, ils étaient, dans cette scène, le symbole du chaos s'annonçant à l'horizon. Il les fixait s'imaginant les mar-taux comme M16, les casques de sécurité comme des casques M1 et la boue comme les marais tortueux, propices aux embuscades. Dans ma tête, les premiers pétunias tombèrent du ciel, tel le cor prévenant l'arrivée de l'apocalypse.

Je fais désormais partie des vieux hurlants de dégoût face au cinéma américain de la fin des années 70 et des années 80, qui faisait seulement l'éloge du trop-plein de sang versé.

Désormais, parlons des abus, j'ai consommé durant ces années folles, des tonnes de litres d'alcool, pris du LSD dès que l'occasion se présentait à moi, j'avais même atteint le point de non-retour, j'étais faible, addict et ma vision complètement troublée. C'était notre façon de braver les interdits et de nous ouvrir à nos continents intérieurs, ouvrir les portes de la perceptions, mais sur le long terme à quel prix ? C'était notre façon à nous de songer et de rendre honneur, la main sur le cœur, en jonchant les champs parsemés de leurs corps par la force de nos esprits, leurs corps à eux qui s'étaient battus pour des causes qui les dépassent, en regardant dans la boue des marais, le corps de leurs confrères. Chaque jour n'était pas une fin, mais un renard en moins avec la vie.

En décembre 1969, lors du concert des Rolling Stones à Altamont, un membre du club des motards des Hell's Angels tue un spectateur, les membres du groupe fuient en hélicoptère, cette date marque, selon les médias, la fin de l'ascension du mouvement hippie. Suite à cela, nous avons continué malgré tout jusqu'au 30 avril 1975 où le camp soviétique prend Saïgon et gagne la guerre du Vietnam. Les deux Vietnam s'unissent pour former la République socialiste du Vietnam, avec un gouvernement majoritairement communiste. Les Etats-Unis avaient donc perdu, la guerre était finie, notre mouvement avait pris une ampleur mondiale. Mais peu à peu, tout cela semblait s'étouffer, je me suis lancé à temps plein dans l'écriture et de manière générale, nous sommes devenus un style et un élément de la pop culture mondiale. Ça aura été plus qu'un mouvement, mais une révolution dans l'ombre, dans l'ombre esquissée par les médias, nos aînés et le gouvernement américain. J'ai dansé, festoyé, aimé et lutté, dans un monde de brutes. Je suis heureux d'avoir fait partie de ce mouvement, qui en s'estompant à laisser place, à un monde machinal, guidé par l'argent et les intérêts. Les nostalgiques, qui osent s'y opposer, sont aujourd'hui des marginaux.

J'ai aimé écrire pour ceux que j'ai aimé, à vous, mes amies, mes amours, ce n'est qu'un au revoir.

Mon très cher père y était, dans ses hélicoptères, volants tels les aigles des grands drapeaux américains, allant massacrer un peuple d'opprimés, mais bien plus malin. Les soldats étaient sans cesse pris en embuscade dans les marais, qu'ils ne connaissaient pas, les Américains comptaient seulement sur la puissance de feu, le napalm et leurs fameux hélicoptères, des morts et encore des morts. Mais en face de ceux-ci, ils comptaient sur leurs connaissances du terrain et leurs agilités, des morts et encore des morts. Les Américains faisaient cette guerre sous la théorie des dominos, selon laquelle il fallait éviter le basculement d'un pays vers le communisme, car les pays voisins basculeraient à leur tour. Le but est de prévenir une future domination communiste du sud-est asiatique. Mais nous savions tous que c'était seulement des balivernes.

À cette époque, je venais d'avoir 18 ans, c'était en 1969, la guerre du Vietnam faisait rage, Richard Nixon était au pouvoir et en face la jeunesse s'élevait depuis quelques années, sous un drapeau "Peace and Love", je parle bien entendu du mouvement hippie.